

Le sceau brisé. L'impossible fin de la *Troisième continuation du Conte du Graal*

Au sein des quatre *Continuations du Conte du Graal* qui nous sont parvenues, la *Continuation* de Manessier, qu'il est convenu d'appeler la *Troisième Continuation*, frappe par sa singularité. Cette singularité se manifeste dès les premiers vers du récit, où le Roi Pêcheur accepte enfin de répondre *sanx faillir*, pour reprendre l'expression du texte (v. 32635)¹, à toutes les questions que Perceval voudra bien poser sur les merveilles du château du Graal, ou sur celles – qui lui sont associées – de la chapelle à la main noire. Le héros apprendra d'abord l'origine de la lance qui saigne (c'est la lance de Longin, qui en a frappé le Christ lors de la Passion), celle du Graal, qui est le *saint vaisel* (v. 32709) avec lequel *Josepf de Barimacie* a recueilli le sang du Christ, et enfin celle du *tailleur* qui quant à lui a servi à recouvrir le Graal après la Passion. Perceval se renseignera également sur l'identité des demoiselles qui ont apporté ces différents objets dans la salle (elles sont toutes de haut parage), sur l'origine de la brisure de l'épée qu'il vient presque de ressouder (elle a servi à tuer Goondésert, le frère du Roi Pêcheur, puis à mutiler ce dernier). Enfin, il interrogera son hôte sur la signification de l'arbre aux chandelles qui se dresse aux alentours de la chapelle à la main noire (il s'agit d'un enchantement féerique, et donc maléfique, explique le roi), ainsi que sur l'origine des manifestations qui se

1 — Nous renvoyons à l'édition de W. Roach *The Continuations of the old French Perceval*, Philadelphia, The American Philosophical Society, 1949-1983, 5 vol., vol. V, *The Third Continuation*.

font jour dans la chapelle elle-même (c'est le diable qui y apparaît, depuis qu'un meurtre y a été perpétré).

Après ces révélations, il ne reste rien du suspens inauguré par Chrétien autour de l'apparition du graal, de la lance et du tailloir, suspens jusque-là entretenu et étoffé par les continuateurs. Non seulement le héros parvient à poser ses questions, non seulement des réponses lui sont effectivement données, mais ces réponses frappent par leur caractère complet, univoque et définitif. C'est dire qu'il ne reste rien, non plus – du moins en apparence – du principe d'écriture qui organise les autres continuations, c'est-à-dire la tension, jamais résolue, entre d'une part le projet d'achever la scène du Graal inaugurée par Chrétien – projet qui légitime l'entreprise même de la continuation – et d'autre part la mise en attente, toujours reconduite, de ce projet – mise en attente qui permet précisément au récit de s'écrire et de se relancer comme indéfiniment lui-même.

Les premiers vers de la *Troisième Continuation* posent des choix esthétiques qui s'affirment tout au long du roman : alors que la *Première Continuation* s'épuise à donner vie à une matière narrative efflorescente, qui semble toujours sur le point d'échapper au narrateur, que la *Seconde Continuation* ne cesse d'hésiter entre deux voies narratives concurrentes, la *Troisième Continuation* exhibe quant à elle une structure sans surprises, organisée autour de séquences pour la plupart clairement délimitées, scandée par les retours du héros dans des lieux mis en attente depuis Chrétien (Beaupaire, l'atelier de Tribüet, la cour du Roi Pêcheur). Si le mode de composition du roman se place sous le signe de la clôture, l'intrigue elle-même obéit à un impératif d'achèvement. Le héros parvient en effet à mener à bien la double mission qui lui est confiée dans les premières pages du récit : débarrasser la chapelle à la main noire de la présence du diable, et surtout venger la mort de Goondésert en tuant son meurtrier Partinal. Signe et symbole de l'achèvement complet de l'aventure amorcée à Corbenic, la blessure que le roi s'était infligée lui-même après la mort de son frère Goondésert se referme instantanément lorsque Perceval lui apporte la tête coupée de Partinal. A la fin de la *Troisième Continuation*, cette blessure refermée fait donc écho à la soudure de l'épée brisée qui s'était accomplie (ou pratiquement accomplie) en amont de l'œuvre, ces deux événements signalant et métaphorisant tout à la fois l'achèvement du récit².

2 — Sur cette question, voir le très éclairant article d'A. Lepin « La faille et l'écriture dans les *Continuations* du *Perceval* », in *Le Moyen Âge*, 1982, pp. 237-269.

Dans cette perspective, rien d'étonnant à ce que la *Troisième Continuation* se termine par un épilogue. Si les premiers vers du récit font violemment écart avec l'incipit des autres continuations en mettant un terme au schéma des questions/réponses qui organisait jusque là la scène du Graal, l'épilogue réaffirme cet écart. D'abord par son existence même : non seulement les autres *Continuations* sont dépourvues d'épilogue, mais elles se terminent toutes sur une histoire inachevée, voire (pour la *Continuation* de Gerbert) sur une histoire interrompue, laissant ainsi ouverte la voie à un autre continuateur. Ensuite parce que l'épilogue de la *Troisième Continuation* ne se borne pas à associer le nom de l'auteur à l'inscription ou à la mention de la fin de l'histoire racontée. Il s'offre comme un commentaire métadiscursif relativement complexe du mode de composition du récit, où viennent se refléter les principes esthétiques qui organisent l'écriture de l'œuvre.

L'épilogue proprement dit occupe les trente derniers vers de la *Continuation*. Il est précédé par une séquence conclusive d'une centaine de vers sur laquelle nous nous arrêterons un moment, car elle annonce et prépare tout à la fois l'épilogue qui nous intéresse ici. D'abord parce qu'elle enclenche le processus d'accélération de la clôture du récit dont l'épilogue, comme on s'y attend, constituera le climax. Mais aussi parce qu'elle révèle subtilement les limites de cette esthétique de l'achèvement qui semble gouverner l'écriture de l'œuvre, limites que l'épilogue, cette fois de manière moins attendue, fera littéralement voler en éclats.

De retour au royaume de Corbenic, qu'il gouverne après la mort du Roi Pêcheur, Perceval commence par consolider ses châteaux, puis s'occupe de marier ses cousines, la fille de Goondésert et celle du Roi Pêcheur. Ce double mariage, très vite évoqué, n'était pas précisément appelé par le récit, et n'apporte pas grand-chose à sa conclusion, si ce n'est qu'il signe la fin de l'axe principal de l'œuvre : l'axe lignagier. C'est en effet à l'histoire d'une double vengeance lignagière que pourrait se résumer l'intrigue de la *Troisième Continuation* : en tuant Partinal, Perceval venge la mort de son oncle Goondésert, mais il apparaît que Partinal lui-même avait accompli une vendetta ordonnée par sa famille, et plus précisément par son oncle Espinogrés, en tuant Goondésert.

Aussi rapide et convenue qu'elle soit – ou plus précisément en raison même de son caractère rapide et convenu – l'évocation de cet épisode du double mariage donne au lecteur/auditeur une

impression d'accélération de la narration et de resserrement temporel :

Ses deus cousines qu'il ama v. 42533

A molt grant honor mariä.

La fille au roi Goondésert,

Qui estoit sires du Desert,

Maria au roi Merien

(...)

La fille au bon Pecheeur Roi,

v. 42541

Qui fu sanz vice et sanz desroi,

Mariä au roi de Maronne

(...)

Les deux premiers vers, qui lancent et résument l'épisode (*Ses deus cousines qu'il ama/A molt grant honor mariä*) sont développés par deux phrases absolument symétriques, qui rapportent chacune, successivement, le mariage des deux cousines. Les patrons syntaxiques, lexicaux et phonétiques qui organisent ces deux propositions sont strictement les mêmes, à tel point que les trois premiers vers qui les composent se répondent deux à deux. Au delà de la mécanique matrimoniale évoquée par cette exacte symétrie, quelque chose de la mécanique d'un texte qui arrive à sa fin nous est peut-être également signifié. Mécanique d'une narration qui se répète pour en finir au plus vite, mais aussi, peut-être, d'une écriture qui finit par tourner à vide à force de vouloir signifier l'épuisement et la clôture définitive de la matière du Graal. Particulièrement intéressants à cet égard apparaissent les différents jeux d'homophonie que l'on peut observer dans ces quelques vers. On relève d'abord les deux rimes dérivatives placées de manière symétrique à la fin des deux premiers vers de chaque phrase : *Goondésert-Désert/roi-desroi*. On peut surtout remarquer la répétition et la dissémination du verbe conjugué *mariä*. Placé d'abord en fin de rime (v. 42534), il se retrouve par la suite deux fois au début de deux vers sémantiquement et syntaxiquement symétriques (*Mariä au roi Merien/ Maria au roi de Maronne*). D'autre part, les phonèmes consonantiques qui le composent sont repris, dans le même ordre, dans les noms des deux maris : *Merien* et *Maronne*. Les deux derniers mots des deux vers se répondent ainsi l'un l'autre autour du substantif *roi*, lequel reprend, lui aussi, la consonne centrale du verbe-matrice *mariä*. L'écho sonore produit par ces paronomases successives est typique de l'esthétique de la clausule, et vient conforter la portée conclusive de l'épisode, mais il suscite également un effet de dilu-

tion du sens, l'attention risquant de se porter davantage sur les jeux de récurrence phonique que sur le contenu du propos.

Ces effets de symétrie et de répétition sont d'autant plus significatifs qu'ils se retrouvent dans le second volet de cette séquence conclusive. Après avoir terminé sa vie mondaine en casant ses cousines dans des unions interchangeables, Perceval entreprend d'accomplir sa vie spirituelle. Il devient ermite, puis sous-diacre, diacre, et enfin prêtre, dans un délai-record de cinq ans. Il meurt dix ans plus tard, nous apprend le narrateur, toujours en odeur de sainteté. Les trois reliques de la Passion (lance, Graal et *tailleur*) qui avaient accompagné le héros dans sa retraite sont alors emportés au Ciel, et Perceval est enterré dans le Palais Aventureux, près du Roi Pêcheur. Le récit se termine par la notation de l'épithaphe inscrite sur le tombeau du héros : (...) *Ci gist Perceval/ Le Galois, qui du Saint Graal/ Les aventures acheva* (vv. 42635-42637). On retrouve dans ce second volet les caractéristiques des séquences conclusives des romans où s'achève l'aventure du Graal, et tout particulièrement, de la *Queste del Saint Graal* : accélération temporelle, récurrence des verbes *finer* et *achever*, fréquence des marques grammaticales de la clôture et de l'achèvement, multiplication des procédés visant à rendre impossible tout autre récit du Graal (disparition définitive des reliques, mort du héros, affirmation du caractère exceptionnel et pour toujours singulier de ses aventures). Dans ce contexte, l'épithaphe est bien entendu très intéressante, tant par son contenu : elle réaffirme à la toute fin du récit la caractéristique essentielle du parcours romanesque du héros (...) *qui du Saint Graal/Les aventures acheva* (le récit proprement dit se termine ainsi sur le verbe *achever*, à la rime), que par la manière même dont elle s'inscrit dans le texte : la position de l'épithaphe à la toute fin du récit, où elle est reproduite dans sa totalité, conduit en effet à assimiler l'ensemble de la *Continuation* au corps mort du personnage de Perceval. Ainsi, de même que l'épithaphe signale la mort du héros et l'achèvement de son parcours, elle enterre la matière du Graal et inscrit la mort du récit dans le récit lui-même.

Comme on peut s'y attendre, l'évocation du moment précis de la mort de Perceval est exemplaire de cette volonté d'exhiber le caractère irrémédiable de la fin de l'histoire racontée :

*Au jor que du siecle parti,
Prist Deux et choisi et parti ;
Il parti et choisi et prist,
Quar il de sa grace l'esprist.*

v. 42603

Comme on le voit, ce bref passage s'organise autour de la récurrence de trois verbes conjugués : *parti*, *choisi* et *prist*. Le narrateur joue, comme dans le passage du mariage des cousines du héros, sur les échos rimiques : on retrouve un exemple de rime dérivative (*prist-esprist*), précédé ici d'une rime du même au même (*parti-parti*), ces deux sortes de rimes étant par ailleurs extrêmement proches (même attaque, même assonance en [i], mêmes phonèmes consonantiques [r] et [t]). Le narrateur joue aussi de manière ostentatoire sur la symétrie syntaxique, et plus particulièrement sur la figure du chiasme : la succession *prist-choisi-parti* du vers 42604 se retrouve, exactement inversée, au vers suivant : *parti-choisi-prist*. La raison essentielle de ce jeu de reprises phoniques et syntaxiques est claire : il s'agit de marteler, de manière presque obsessionnelle ici, le caractère définitif de la mort du héros et de sa séparation d'avec le monde, et donc, par voie de conséquence, l'aspect inéluctable de la fin de l'histoire. Cependant, et cela dans le même temps, le narrateur ne peut préserver le lecteur/ auditeur d'une forte impression de balbutiement du récit, balbutiement où risquent de se perdre, encore plus sûrement que dans le passage précédent, le sens et l'enjeu de ce qui nous est dit. Ainsi, tout se passe comme si l'inscription de l'achèvement du récit ne pouvait dépasser un point limite au-delà duquel elle se dissoudrait d'elle-même dans le jeu formel des récurrences lexicales, des associations phoniques et des permutations syntaxiques.

C'est précisément cette impossibilité d'en finir définitivement avec le récit de la *Continuation* que l'épilogue va affirmer d'une manière aussi inattendue que spectaculaire. L'épilogue proprement dit se greffe étroitement à la séquence conclusive que nous venons d'analyser : la rime de son vers d'ouverture fait couple avec celle du vers de clôture de la séquence précédente (... *Les aventures acheva// Qui encore en cel païs va* vv. 42637-42638). Est également repris le dernier thème de cette séquence : la sépulture de Perceval. En passant dans l'espace de l'épilogue, la sépulture du héros passe de l'époque indéterminée de l'histoire du Graal au présent de l'actualité d'écriture de l'auteur-narrateur. Elle passe aussi de la sphère de la fiction à celle de la pseudo-vérité historique. L'auteur, qui inscrit ici son nom, *Manessier*, nous affirme en effet pouvoir témoigner de l'existence de cette sépulture, existence que chacun, d'après lui, peut d'ailleurs vérifier :

*Qui encore en cel païs va
La sepulture puet veoir*

v. 42638

*Sor quatre pilers d'or seoir,
Si com Manesier le tesmoingne*

Plus que la vérité de l'histoire racontée, c'est l'incontournable réalité de sa fin que la permanence historique de la sépulture de Perceval vient garantir. A cet égard, il est sans doute significatif que l'auteur, après s'être présenté comme un témoin de l'existence de la sépulture, se désigne immédiatement comme celui *Qui met a chief ceste besoingne* (v. 42642). Garantir la réalité de la mort de Perceval, c'est aussi garantir l'effectivité de l'achèvement du récit. C'est d'ailleurs uniquement le caractère conclusif de son travail d'écrivain que Manessier ne va cesser de mettre en avant jusqu'à la fin de l'épilogue. Il le fait d'une manière assez habile, en détournant subrepticement de sa fonction habituelle l'un des *topoi* des prologues et des épilogues médiévaux : l'inscription du nom du dédicataire de l'œuvre, grand personnage dont l'auteur est ou voudrait être le protégé. Manessier nomme ainsi la comtesse Jeanne de Flandres, et décline en quelques vers, de manière convenue, l'ensemble de ses qualités morales et physiques. Cet éloge conventionnel rebondit cependant de manière inattendue sur la mention de l'*aiol* de la comtesse, rebond qui permet à l'auteur de revenir au leitmotiv de l'épilogue : l'affirmation de l'achèvement définitif de la matière du Graal.

(...)
La vaillant dame et la senee v. 42645
Que Damedieix a assenee
A sens, a valeur, a biauté,
A cortoisie, a loiauté,
A franchise, a largesce, a pris.
Et por ce que tant ai apris
De ses bonnes meurs a delivre,
Ai en son non finé mon livre.
El non son aiol commença,
Ne puis ne fu des lors en ça
Nus hons qui la main i meist
Ne du finner s'antremeist.
Dame, por vos s'en est pené
Manessier tant qu'il l'a finé
Selonc l'estoire proprement,
Qui commença au soudement
De l'espee sanz contredit.

Par le biais cette mention subite de l'*aiol* de la comtesse de Flandres, lequel ne peut être ici que le comte Philippe de Flandres, Manessier parvient à se placer habilement dans la

lignée de celui qui a inauguré la matière du Graal, et dont le nom, significativement, n'est pas prononcé (l'épilogue est le lieu de la *vantance* de l'auteur, non de celle de ses devanciers). Il y parvient grâce à une sorte de syllogisme qui n'est qu'esquissé, mais que l'on peut tenter de reconstituer : Jeanne de Flandres est la dédicataire de la présente œuvre, qui prétend en finir avec l'aventure du Graal. Or Jeanne de Flandres a pour ancêtre Philippe de Flandres, comme on le sait dédicataire du *Conte du Graal*, la première œuvre à avoir fait entrer le Graal en littérature. Donc Manessier est lui-même un descendant de Chrétien ; il boucle l'histoire commencée par ce dernier et met fin à la matière du Graal qu'il avait inaugurée. L'anodine précision apportée sur la généalogie de la dédicataire apparaît ainsi comme le prétexte de la revendication d'une généalogie d'écriture, par laquelle Manessier se reconnaît – sans toutefois le nommer – un unique ancêtre, Chrétien, balayant en deux vers le reste des auteurs du Graal. La remarque finale, par laquelle Manessier fait coïncider le début de son récit avec la soudure de l'épée, est également significative : outre qu'elle oblitère autoritairement (*sanz contredit*) la *petite creveüre* qui demeure sur l'épée lorsque la *Troisième Continuation* commence, elle confirme on ne peut plus clairement que la soudure de l'épée est l'exacte métaphore de l'achèvement du récit.

Dans ce contexte, les six derniers vers du texte ne semblent devoir offrir aucune surprise. Manessier y invoque une ultime preuve pseudo-historique de l'authenticité de son récit : un écrit, scellé par le roi Arthur lui-même, dont la *Continuation* s'inspire directement : *Tant en a [i.e. Manessier] aconté et dit/ Con l'on a Salebiere en treuve,/ Si com l'escrit tesmoingne et preuve,/ Que li rois Artus seella* (vv. 42662-42664). Ce passage fait référence à un épisode antérieur, dont la seule légitimité narrative semble précisément de préparer cet ultime argument d'autorité. Dans cet épisode, qui précède immédiatement le couronnement du héros à Corbenic, Perceval est invité par Arthur à raconter le détail de ses aventures, ce qu'il fait, imité par d'autres chevaliers. Le roi fait alors consigner ces récits oraux dans un écrit qu'il conserve dans sa bibliothèque, à Salisbury. L'épilogue pourrait s'arrêter là, où bien, à l'instar de celui de la *Queste*, exposer les différents avatars de la diffusion et de la traduction de l'écrit arthurien. Manessier choisit une autre fin, et elle est saisissante : *Encor le puet on veoir la,/ ajoute-t-il, Tot seellé en parchemin,/ Cil qui errent par le chemin* (vv. 42666-42668). On voit bien ce que tend à produire cette ultime affirmation : comme celle de la tombe du héros, la permanence

de l'écrit scellé garantit l'authenticité de l'histoire racontée. On pourrait même pousser plus loin le jeu des associations, le sceau royal renvoyant à l'építaphe dans sa double fonction d'authentification et de clôture, l'építaphe et le sceau se laissant pour finir décrypter comme des métaphores transparentes du rôle de l'építlogue. Si ce n'est que toute construction interprétative bute immédiatement sur l'impossibilité logique de cette fin : on ne peut, en effet, garantir l'authenticité d'un récit en évoquant sa conformité avec un écrit scellé dont on affirme dans le même temps qu'il n'a jamais été ouvert.

Plus qu'un aveu (involontaire ou délibéré) du caractère fictionnel du dispositif de la preuve historique, et, partant, de la dimension fictionnelle de l'ensemble du récit, cette impossible fin de l'építlogue de la *Troisième Continuation* constitue une remise en question des principes sur lesquels l'œuvre s'était jusqu'à présent si ostensiblement organisée : le comblement sans reste des interrogations et des failles de l'histoire du Graal, et, par voie de conséquence, l'impossibilité de tout récit futur sur le Graal.

Il est d'abord remarquable qu'un texte qui affirme et réaffirme presque obsessionnellement l'achèvement et l'absolue cohérence de sa trame narrative se termine sur une contradiction logique flagrante, c'est-à-dire sur une béance du sens qui vient absolument interdire tout effet de clôture. A trop vouloir se dire, ou plus précisément en voulant trop se dire, la clôture du récit finit par se retourner en son contraire, comme l'avait préfiguré, par d'autres voies, la séquence conclusive du roman.

Plus profondément peut-être, il semble significatif que la *Troisième Continuation* réintègre *in fine*, et pourrait-on dire malgré elle – puisque sous la forme d'une dénégation – le principe qui règle l'écriture de toutes les autres *Continuations* : l'impossibilité même de mettre un terme à la matière narrative dont elles héritent l'une de l'autre. La seule manière de comprendre en effet la fin de cet építlogue – dans la mesure, bien évidemment, où l'on choisit de faire une lecture sérieuse de cette mise en scène ouvertement fictionnelle – c'est de supposer que l'écrit scellé a bel et bien été ouvert, garantissant ainsi effectivement la conformité de l'œuvre au récit des chevaliers arthuriens. Il faut donc penser que le récit a bien pour origine la brisure et non la soudure, l'inachèvement et non la clôture. Cette hypothèse paraît d'abord conforme à la manière dont s'ouvre le récit de la *Troisième Continuation* : comme on l'a vu, Perceval ne réussit pas complètement l'épreuve de l'épée brisée, et c'est en passant outre à la brisure qui subsiste sur la lame de l'épée que le Roi Pêcheur s'en

gage à répondre à toutes les questions du héros. De plus, une lecture attentive de l'ensemble du récit révèle des failles multiples, là où le texte affirme en surface cohérence et achèvement. En témoigne exemplairement l'histoire du meurtre de Goondésert et de sa vengeance qui sert de fil directeur au récit après la liquidation de la scène du Graal. En dépit de sa fin heureuse et semble-t-il pleinement satisfaisante, cette histoire se structure en effet sur des bizarreries, des obscurités et des non-dits qui ne seront jamais dissipés. Sans les analyser ici dans leur détail, on peut simplement signaler les principaux éléments qui laissent le lecteur/ auditeur à ses supputations et ses perplexités : les causes de la haine que la famille d'Espinogrés voue à celle du Roi Pêcheur ne sont jamais clairement explicitées par le récit – tout sera cependant fait pour que le lecteur recherche ces causes dans le drame de la chapelle à la main noire, dont les acteurs principaux sont précisément Espinogrés et sa mère, sans toutefois que le lien entre ces deux affaires soit jamais établi. Les raisons de l'auto-mutilation du Roi Pêcheur, qui se rend invalide à l'aide de l'épée qui a tué son frère, ne seront non plus jamais données. Enfin, si le récit suggère de plusieurs manières des liens de proximité entre Perceval et Partinal, le meurtrier de Goondésert, ces liens ne seront jamais clairement déterminés. Bien que dûment vengé à la fin de l'histoire, le meurtre de Goondésert suscite ainsi plusieurs interrogations qui demeurent ouvertes, inscrivant au cœur du roman l'incomplétude que l'épilogue s'emploie si obstinément et si délibérément à occulter³.

Cette mise en scène de l'origine de la fiction invite enfin à lire l'épilogue en regard de deux autres textes-seuils du corpus du Graal. Celui qui vient d'abord à l'esprit est bien entendu l'épisode conclusif de la *Queste del saint Graal*⁴. On y retrouve l'idée selon laquelle la fiction est à elle-même son propre hypotexte : l'histoire de la *Queste* est la transcription seconde d'un récit fait par l'un de ses protagonistes (en l'occurrence Bohort). On y retrouve aussi la même garantie de la cour arthurienne, et le

3 — Sur les manques que révèle l'épisode du meurtre de Goondésert, ainsi que sur les rapports que cet épisode semble entretenir avec le drame inaugural de la chapelle à la main noire, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage *Les romans du Graal ou le signe imaginé*, Paris, Champion, à paraître au printemps 2001.

4 — Malgré la difficulté de dater précisément la composition de la *Troisième Continuation*, on l'estime très généralement postérieure à celle de la *Queste del saint Graal*. On trouvera une analyse claire et convaincante des rapports qu'entretient la *Continuation* de Manessier avec le *Lancelot-Graal* chez C. Corley « Manessier's *Continuation of Perceval* and the *prose Lancelot Cycle* » in *Modern Language Review*, Cambridge, 1986, t. LXXXI, pp. 574-591.

même lieu de conservation de l'écrit (Salisbury, lieu qui marque aussi, symboliquement, les débuts du royaume arthurien). Mais là où la *Queste* souligne le mouvement de continuité qui relie le témoignage oral de Bohort à la rédaction du récit que l'on est en train de suivre, la *Troisième Continuation* insiste quant à elle sur l'écart qui la sépare du modèle qu'elle se donne (l'écrit scellé). Qu'il demeure effectivement intact ou qu'il soit brisé, le sceau du roi Arthur se donne en effet comme un indubitable obstacle à l'idée d'une continuité sans faille entre la *Continuation* et son improbable hypotexte. Le second passage qu'évoque en creux l'épilogue de la *Troisième Continuation* est, une dernière fois encore, le prologue du *Conte du Graal* de Chrétien. L'écrit scellé invoqué par Manessier fonctionne également, en effet, comme une réminiscence du livre du comte de Flandres que Chrétien désignait comme l'hypotexte de son récit. Reste que ce livre-caution, qui nous demeurera inconnu, ne franchit jamais les marges de l'œuvre, là où l'écrit imaginé par Manessier s'inscrit toujours déjà au cœur du récit – même si cette inscription s'avère, à la lettre, intenable.

Ainsi, par la fiction impossible de l'écrit scellé la *Troisième Continuation* rejoint-elle bien exemplairement, *in fine*, le double paradoxe propre à l'écriture par continuation. D'une part conduire le récit à son achèvement tout en attestant de l'impossibilité même de remplir cette tâche – dilemme que Gérard Genette appelle « la contradiction fondamentale de toute continuation »⁵. Et d'autre part reprendre et faire fructifier l'héritage d'un texte-source tout en visant à en occulter la présence.

Mireille SÉGUY

Université de Paris 8 Vincennes – Saint-Denis

5 — « (...). Où l'on retrouve la contradiction fondamentale de toute continuation : qu'on ne peut achever l'inachevé sans trahir, au moins, ce qui lui est parfois essentiel – l'inachèvement, bien sûr. » in *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p. 241.